

Ông Tây

Par Maurice Dejean de La Bâtie (JJR 63)



NDLR : le présent texte fait partie d'une série de « nouvelles » reliées entre elles et formant un livre à paraître

L'enfant s'amusait à monter et descendre les escaliers. Il connaissait cette grande bâtisse pour y être venu de nombreuses fois. Il savait ce qu'on allait y faire, déposer ou retirer son argent. Le sol était lisse et propre et c'était agréable de courir dessus, de suivre les bandes étroites de métal jaune qui reliaient les dalles par ci par là. Il ne pouvait rester tranquille, tant il était heureux de pouvoir farfouiller ce lieu, au gré de son imagination.

Les bureaux, fermés, bruissaient de lointaines discussions et dans la salle d'attente, sur une longue banquette fort bien rembourrée, plusieurs personnes patientaient. Il savait que l'on devait attendre, après s'être annoncé auprès d'un monsieur assis derrière une grande table, au fond du hall, il vous délivrait alors une plaque métallique portant un numéro. La femme en tunique blanche faisait jouer impatiemment la fermeture de son sac à main, promenant distraitement son regard sur les gens qui passaient. Elle s'arrêta soudain sur un visage, celui d'un homme de grande taille, au menton volontaire et à la démarche assurée, et ne put réprimer un geste de stupeur, qu'elle cacha par un léger tousotement en mettant devant sa bouche une main et un mouchoir en batiste. Elle avait reconnu la peau légèrement basanée et les yeux bleus d'une ancienne connaissance, perdue de vue depuis plusieurs années.

L'homme ne la vit pas, s'éloigna et se perdit dans un détour de couloir. Elle respira un bon coup, ouvrit sa bouche aux lèvres rouges, râcla sa gorge bruyamment comme à l'accoutumée et appela fort :

- Al-bêrt !

Afin de reprendre contenance, elle fit un effort pour donner un ton et un accent "qui fait français" à son apostrophe, en détachant les deux syllabes et faisant trembler son chignon derrière la tête. Le hall de l'institution bancaire résonna un bref instant mais l'appel ne produisit pas davantage d'effet sur l'entourage.

Les souliers cirés et à la semelle de cuir dur accoururent:

- Oui, maman.

- Ne t'éloigne pas, mon enfant, dit-elle dans sa langue en adoucissant sa voix.

Elle tira de son sac à main une petite boîte de poudre de riz "Max Factor" couleur chair et se tamponna quelques petits coups sur le visage en se regardant dans le miroir intérieur du couvercle.

A ce moment-là, l'employé l'appela par son numéro.

Pendant longtemps, elle ne parla guère de cette rencontre. Elle garda ainsi au fond d'elle-même l'image d'un homme qui était passé dans sa vie et dont elle avait, juste avant son mariage avec Marcel Eu, éliminé jusqu'aux photos : comme dans un rituel incontournable, elle découpa les images du personnage occidental là où ils étaient ensemble tous les trois et déchira les traces de son ancien amant avant de les jeter dans le caniveau derrière la maison. L'enfant ne comprenait pas ce geste de destruction, mais n'osa poser de questions.

Albert ne fut mis dans la confiance de l'apparition inattendue de la Banque Franco-Chinoise que bien des années après, une fois que sa mère adoptive se fût séparée de son dernier mari. Ce visage rugueux, brûlé par le soleil, était celui du seul homme qu'il eût jamais appelé "papa". Il se rappelait les soirées où ce légionnaire d'origine franco-libanaise restait des heures à discuter, ou plutôt essayait de discuter tant les langages étaient différents, avec cette femme qui s'efforçait de le décourager dans ses tentatives de séduction. Elle chiquait l'une après l'autre des doses de bétel-noix d'arec-chaux blanche et en crachait le résidu rouge dans un récipient de cuivre, que sa servante Ba Kim devait vider de temps à autre. L'entêtement du Monsieur l'Occidental, Ông Tây, triompha enfin de sa résistance, l'on ne sait au bout de combien de temps. En fait, on le vit s'installer, tout au long des soirées de week-end, les jambes en califourchon sur une chaise de bois, les bras croisés sur le dossier, en plein milieu de la chaussée, devant la porte d'entrée du garni. Les affaires de la patronne connurent alors une progression appréciable, la présence calme de ce représentant de la puissance française, à la fin des années 40, étant un gage de tranquillité pour ce lieu.

La rue Amiral Roze était fort passante, à quelques pâtés de maisons du marché (ou disait également "les halles") de Saigon et aboutissait au jardin public Bô` Rô, qui jouxtait le stade de foot-ball. Les fins de semaine, et en particulier les après-midis de matchs internationaux, ou les jours fériés, étaient particulièrement fréquentés, et de nombreux couples se donnaient rendez-vous dans ce petit hôtel tout simple, sans devanture (le panneau "HOTEL INDOCHINE" se trouvait au-dessus de l'autre entrée, rue Gia-Long, non destinée aux clients). La présence muette de Ông Tây à quelques pas de l'entrée ne les choquait guère, au contraire, car tout le monde s'accordait à dire que, malgré son apparence quelque peu

bourrue, il était très aimable, n'élevait jamais la voix, ne cherchait jamais à imposer une quelconque autorité.

Il remplissait surtout un rôle qui manquait, depuis trois ou quatre années, à cet univers familial principalement féminin.

L'on ne sut dans quelle circonstance le mot "papa" arriva dans la bouche d'Albert. Il l'employait de façon naturelle, ne se posant nullement de questions, ne cherchant pas une quelconque raison. Sa mère adoptive lui avait raconté, depuis toujours, que son père était mort quand il avait un "anniversaire et demi", il ne l'avait ainsi jamais connu. Dans son esprit, ce n'était pas pareil, la page n'était plus la même. Pourtant, Ông Tâý ne l'embrassait jamais, ne le sortait jamais, ne jouait pratiquement jamais avec lui. Le fait qu'il formait un couple avec sa "maman" suffisait.

C'était l'homme qui partageait la vie familiale au moins deux jours par semaine et qu'il admirait; surtout quand, dans la foule des spectateurs, il le reconnaissait, avenue Norodom, marchant en tête de la Légion Étrangère lors des défilés du 14 juillet et du 11 novembre et tenant le drapeau français avec sa hampe verticale, d'un bras tendu droit devant; quand une joie, tranquille car à la mesure de cet homme, s'emparait de lui au moment où il voyait, par-dessus le mur d'enceinte de la maison, arriver l'immense tissu tricolore dans le crépuscule vietnamien alors que les trois foyers de la cuisine préparaient à grands feux des plats occidentaux; quand, le soir-même, le soldat astiquait fièrement au "Mirror" sa vingtaine de décorations; quand "maman" expliquait à qui voulait l'entendre qu'il n'était pas seulement adjudant mais adjudant-chef, en insistant bien sur le deuxième terme; quand il lui donnait en cadeau, presque toutes les fois où il rentrait, des piles de pièces de une piastre -une fortune !-, à l'effigie de la semeuse, immensément rondes et lourdes pour les jeux contre le mur ou les jeux d'adresse où il fallait toucher d'autres pièces préalablement lancées à quelques pas devant soi.

Ông Tâý, qui pendant la semaine avait ses quartiers au 11e R.I.C., non loin du jardin botanique, ne s'occupait guère des affaires de la mère adoptive; il se contentait de tenir sa place, et uniquement cette place, qu'il s'était donnée en entrant dans la vie de cette si belle quadragénaire. Il respectait la distance qui le séparait de cette civilisation qu'il ne connaissait pas, avec ses coutumes, ses relations avec l'entourage, ses dieux et ses rites. Il s'essayait pourtant, par deux fois et toujours avec maladresse, à faire un pas vers l'univers mystérieux de l'Asie du Sud-Est. Un jour, il prononça à sa compagne deux syllabes. N'arrivant pas à comprendre, celle-ci réfléchit pendant toute la semaine qui suivait en reniflant partout dans la maison, répétant "Mais rien ne sent mauvais ici !". Ce week-end-là, devant sa perplexité, il redit les mêmes mots en montrant la feuille que devaient remplir les clients de l'hôtel. Cela provoqua l'hilarité de toute la famille : dans sa prononciation, "Tên h?" (nom, prénom) était devenu "tanh hô" (sentir mauvais). Une autre jour, sa mésaventure se révéla moins amusante : ayant fait un tour à la salle des ventes aux enchères de la ville, il avait ramené divers objets dont de grandes pièces de tissu richement décorées de dessins et de caractères chinois dorés sur fond rouge. Les trouvant jolies, il les exhiba devant sa compagne avec le dessein de lui en faire cadeau; celle-ci ne comprenait pas le chinois mais prenait les trophées pour des objets de culte. Craignant de ramener dans son foyer ce qui pourrait lui être maléfique, elle renvoya l'Occidental sans autre forme de procès, vociférant "Đi đi, đem tr? liê n. Đi đi...". Il fallait sans tarder restituer ces achats. Le plus heureux dans cette affaire était sans doute Albert, qui hérita d'une superbe paire de jumelles, également acquise aux enchères.

A la fin de son séjour indochinois, Ông Tâý essaya d'emporter ce qui était son bonheur pendant deux années et proposa d'épouser sa compagne. Celle-ci refusa tout net. Elle ne possédait pas assez de mots en français - et aucun en arabe- pour lui faire comprendre qu'elle ne voulait pas se retrouver, le jour où il la trouverait vieille, dans "un pays étranger, la patrie d'autres". La rupture fut pour lui un coup de massue. Il passa plusieurs jours à parlementer puis, le dernier soir, à court d'arguments, il sortit son pistolet, s'avança dans le jardin et tira, en la présence de la femme vietnamienne, un coup dans le sol de celle qui n'avait pas voulu l'aimer au-delà des frontières.

A partir de ce jour, Albert ne revit plus jamais son "Papa". Curieuse destinée que celle de cet enfant de 5 ans qui ne pouvait se douter que - il ne l'apprendrait et ne ferait le rapprochement des faits que plus tard - son propre père, publiciste, avait combattu, de sa plume virulente et pendant plus de deux décennies, la poigne de fer et les exactions que les colonialistes français avaient imposées sur son pays.